

## LA TOURNÉE

*Mylène Colombani*

### I- À bonne école

Je vous jure qu'A. est l'âme de cette fac. Il n'est pas la seule bien sûr. Une des âmes, peut-être.

Dans la salle de pause un jour, A. m'a raconté qu'il était alcoolique. Ancien alcoolique, mais je suis pas sûre que ça fasse une différence pour lui. Il me parlait d'un médicament auquel il croit. Lui ça lui a fait arrêter... « *J'étais tout le temps bourré... j'ai été embauché en 1994 ici...* », la pause dura longtemps. J'avoue qu'au grand dam de l'image des fonctionnaires, ce fut presque notre après-midi de travail.

À cette époque où on discutait, la salle de pause était son fief. Face à son bureau, à côté de la porte de derrière, là où seul le personnel peut entrer. Son bureau était toujours à moitié ouvert. « Rentrez mais laissez moi de l'intimité » peut-être. Il devait aimer regarder le va-et-vient des pauses, je ne sais pas. Ce qu'il aimait moins ce sont les profs, car il n'y a aucune raison qu'ils passent par là. Comment leur refuser leurs entrées ? À chaque passage d'un prof par cette porte, qui n'est qu'à quelques mètres de l'entrée publique, je me dis que les privilèges se calculent en millimètres, en centigrammes. On pourrait penser que c'est de l'égalitarisme chez les salariés des facs, mais on oublierait de dire que le personnel non-enseignant, il n'entre pas comme ça dans une salle de cours.

Cette porte, A. l'empruntait complètement saoul à une époque. Une bouteille de whisky dans le nez parfois. Plus il me parlait, me racontait, plus cette porte me paraissait une porte de saloon. A. entrait, travaillait tant bien que mal quand il buvait encore.

La pause entre nous dura longtemps. Ma tasse de café se remplissait tout le temps. Et en même temps je m'en fous, je suis payée une misère comme on dit. Payée une misère. Et j'attends toujours ma paye du mois dernier, et mes bulletins de salaire des cinq derniers mois. Oscillation entre amour de cet endroit, et haine qu'un statut comme ça puisse exister. Et pourtant ma raison d'être là. Discuter en salle de pause ? Justice sociale. En buvant un, deux, trois cafés, fallait bien que je m'excuse intérieurement d'avoir abandonné mon poste, je suis encore jeune.

« *Grâce à elle, j'ai été embauchée* ». Il bossait sur un chantier. Puis il a croisé une femme dans sa vie qui l'a incité ou forcé à postuler à la fac. Il ne se bougeait pas beaucoup pour faire autre chose. Un poste se libérait, début de la contractualisation massive dans la fonction publique, à l'école de cinéma. Un peu plus tard, après le passage du concours de catégorie C, c'était dans une petite bibliothèque qu'un poste était à pourvoir. Il avait commencé à arrêter l'alcool, et sa fille, jeune, est décédée. A. est reparti au bistrot.

J'avais quatre ans presque. Aujourd'hui je bois du café, la boisson des grands, dans ce lieu où il y a un peu plus de vingt ans, A. entrain jeune. Le travail a quand même une portée intergénérationnelle incroyable. Il fait son deuil, il revit dans ces murs depuis vingt ans. A. parle beaucoup, et au fur et à mesure, il y a un reflet qui m'apparaît indissociable de ce visage maigre et ridé, il me paraît qu'A. est encore jeune. C'est vrai que dans quelques années c'est la retraite pour lui, mais 1994 ou 2015 c'est un peu pareil. Il a traversé le temps sur ces chaises. Des années de résolution de problèmes qui paraissent franchement une montagne, puis complètement oubliés pour certains, bien déformés pour d'autres. Somme toute un héros, même endeillé, même invisible, un héros de catégorie C. Et alors sur le poste, coule une nostalgie, l'impression que les gens étaient plus disponibles dans les années 90. L'humanité n'est plus ce qu'elle était, en vingt ans, si on en croît certains travailleurs. Mais je prends sa place, A. ne parle pas d'humanité. Un peu malgré l'angoisse collective, il parle, parlotte, parlemente, bref travaille, et continue à pousser cette porte, sans jamais, sauf le soir des vacances, la fermer à clef.

A. n'a pas vraiment de haine, il a une sorte de rancœur qui lui rend le combat lointain de la réalité. Aucun prof ne lui a jamais

envoyé de message suite au décès de sa fille. J'imagine que la photo en gros plan dans son bureau, au dessus de son ordinateur, c'est elle. Dans son bureau il y a aussi cinq posters de Marylin Monroe, quatre citations sur la connerie humaine, les trombinoscopes des vacataires parce qu' A. globalement se rappelle de tout sauf des prénoms. Parfois ça le défrise quand il s'agit de repérer de qui on parle. En même temps on parle de contrats qui durent parfois quatre mois, et s'enchaînent en pleine jeunesse de leurs pourvoyeurs. Les plus pérennes restent deux ans.

Paraît-il qu'au bout de la fac, r-achetée, re-construite et re-louée au public par une compagnie privée, on n'a plus le droit d'afficher sur les murs. Les bureaux des secrétaires, qui normalement font triompher tous les enfants et petits-enfants en plus de tout plein de fiches techniques, se doivent de rester vides. Il n'y a pas de petit combat, j'ai passé la tête, j'ai encore vu quelques enfants, moins triomphants. A. et les autres de la bibliothèque n'ont pas encore déménagé dans cette nouvelle structure, mais imaginer qu'on puisse notifier à A. que ses murs doivent rester vides, cela me fait paraître deux mondes en même temps. La fac des logiciels, la fac réelle et animée. Je pense qu' A. n'entendrait même pas que c'est à lui qu'on s'adresse, si cette notification arrivait. Et le pire c'est que nous, jeunes, on la comprendrait. Gardez-nous des résistances, s'il vous plaît.

A. est ancien Cgtiste. Je ne sais pas s'il y cotise encore, mais il n'en parle plus que comme un passé. Je crois que ses collègues de la Confédération Générale du Travail non plus n'ont pas été très corrects au décès de sa fille. Par ailleurs, A. n'a jamais touché la prime AZF, alors que son bureau et ses conditions de travail aussi ont été brisés. *« Je comprends pas pourquoi ils font de l'individuel, alors que l'explosion a pas évité certains bureaux hein ?! »*. C'est bien simple, AZF a explosé, les quartiers populaires ont été les plus dévastés, cette fac s'y trouve. Parfois quand une porte claque dans les courants d'air de l'été, V. la voisine de bureau de A. sursaute, se bloque, et explique toujours avec la même phrase inquiète qu'elle pensait qu'il y avait une explosion et que ça lui rappelle AZF. Elle est toujours à la CGT par ailleurs. Bref, il semblerait que la CGT n'a pas bien fait à ce moment-là et que certains n'ont pas touché la prime. Mais il semblerait qu'il n'y ait pas que ça. La CGT avant venait discuter et faire le tour des

bureaux, maintenant on sait même plus qui y est encore. La CGT avant, elle discutait des enfants des unes et des autres, collectait pour le repas de Noël, organisait le barbecue interdit de fin d'année, et dévoilait les divers plans de restructuration. Parfois même elle appelait à la grève, et faisait bloquer les ronds-points. Ça existe encore dehors, mais A. maintenant il s'en fout, la lutte est un mirage, et le rond-point lui paraît loin. En vrai, je me demande *qui* est la CGT. C'était pourtant lui aussi.

A. devrait faire des formations de pratiques syndicales, s'il comprenait, quand il accepte de nous écouter, que ses paroles ont une valeur. Dans la salle de pause d'ailleurs il y a un pot commun, on y cotise tous les mois ou quand on veut, pour acheter du thé, des gâteaux et du café. Un matin il a retiré toutes les tasses et la machine à café parce que personne ne cotisait. Ça l'énervait. Ça nous a pris une matinée, avec An., pour le calmer et lui faire entendre que maintenant on prenait en charge de rappeler aux cotisations. Il a bougonné, mais je crois que malgré sa répression matinale, il ne se voyait pas sans coin café. En vérité pour la moitié des personnes, ça n'a aucun sens. « *Je ne bois pas de café* », « *je ne mange pas de sucré* ». Autant de petites considérations dont A. se fout royalement, même s'il est loin d'être un roi. Il continue parfois à nous expliquer que selon lui, les vacataires devraient mettre un euro par mois, et les catégories A au moins dix euros. Et qu'eux devraient en plus acheter des croissants de temps en temps. « *Tu crois que la bibliothèque fonctionnerait sans vous ? J'te jure que plus ils en ont, moins ils donnent* ». On a beau faire deux heures de pause, quand on retourne travailler, on se sent plus compétentes en passant par le bureau de A.

A 17 heures 50, toujours, A. débarque dans la salle, et crie « on ferme ! ». Pour nous c'est un spectacle du droit du travail. Il remonte la salle de sa démarche baroudeuse jusqu'à l'accueil où on travaille, ferme les volets bruyamment à côté des gens qui passent l'agrégation, le CAPES et se met à parler fort. Il y a alors les agrégatifs (on dit ça pour les gens qui souhaitent être agrégés) qui le connaissent et rigolent, les autres qui hallucinent. Certains profs arrivent en courant, voulant rendre ou emprunter des livres à la dernière minute, A. déconnecte le PC, et leur dit « revenez demain ». Tous ses gestes sont déterminés, il débranche tout. Il naît alors dans l'œil de ces profs,

une sorte de mépris, qu'on pourrait nommer de classe, qui veut lui faire entendre que c'est une prise de pouvoir inacceptable de la part d'un petit employé de bibliothèque. Nous parfois, on laisse le PC allumé et on fait les derniers prêts et retours. Mais A. il s'en fout, ça fait 20 ans que les profs veulent arriver à la dernière minute, et que le même œil s'agite quand ils apprennent qu'ils ont les mêmes droits que les autres. « *C'est écrit pourtant que ça ferme à 18 heures* ». Mais A. n'explique même plus que 18 heures c'est l'heure où les travailleurs ont le droit de s'en aller.

« *Ah, tu travailles cet après-midi ?* » il dit ça quand il voit arriver ceux et celles qui passent lui dire bonjour. Je crois maintenant déceler que c'est une manière d'exprimer le fait qu'il est content de nous voir. A. il est là tout le temps, il fait des allers - retours entre la cité où il vit avec sa mère malade, et ce lieu de travail. N'essayez pas de lui dicter des horaires : parce qu'il l'a décidé, parce qu'il se lève tôt et n'aime pas les bouchons sur la rocade, cette petite bibliothèque ouvre à 7 heures. C'est un secret dans cette fac.

Les contrats de vacation n'embauchent les gens que pour six heures par semaine. En fait on calcule nos heures à effectuer et on les répartit. Mais on se le dit souvent, ça y vaut bien un mi-temps dans cette bibliothèque pour apprécier tout son humour, et ses heures passées. Alors parfois on s'arrange, on y vient trente heures et puis on vient plus. Finalement c'est toujours un peu une surprise de nous voir débarquer pour le personnel permanent, ils pensent toujours qu'on va disparaître, et je crois qu'ils n'aiment pas beaucoup ça. Parfois ils s'attachent, et demandent alors timidement « *Tu repasseras nous voir l'année prochaine ?* ».

De ce point-de-vue là, A. a été notre allié quand il a fallu se battre contre l'instauration du Google Agenda pour faire le planning de vacation. Des gens trouvaient que ça permettait de s'organiser en fonction de nos vies. D'autres disaient que changer en permanence d'horaires, c'est pas correct, individualiste, et qu'il va bien arriver un jour qu'il n'y ait personne au poste d'accueil. On aime savoir avec qui on fait la permanence, et on aime aussi savoir si on va être deux, trois ou seules. « *C'est pratique, c'est tout* ». Une feuille de papier, c'est pas pratique ? Le conflit était plus ou moins ouvert, mais en même temps quand on n'est jamais en même temps sur le lieu de travail, comment

veux-tu vraiment poser, ou mieux résoudre, un conflit ? On a donc eu une réunion, il a été admis ce compromis génial : le Google Agenda est maintenu, mais les horaires n'ont pas le droit de changer. A. n'est, bien volontairement, pas venu à cette réunion, mais il nous a bien fait savoir qu'il ne comprenait pas le planning sur internet avec des couleurs pour chaque moniteur. Il l'a recopié sur papier. Mais il n'est pas possible de bloquer les changements sur un Google Agenda. Alors il y a des ratures partout sur son truc. Il le regarde tout le temps, il commence à abandonner l'idée de savoir à l'avance qui va venir. De toute façon, beaucoup ne passent pas le voir. C'était pas mieux avant, il ne veut pas être réac, mais j'ai l'impression qu'il pense que c'était plus facile.

\*\*\*\*\*

La bibliothèque a déménagé dans un préfabriqué en attendant son déménagement final et sa transformation en « Centre de ressources pluridisciplinaires ». C'est au bout, au bout de la fac. Les nouvelles habitudes qui s'y installent sont bien évidemment sans commune mesure avec les anciennes. Les nouveaux murs sont le reflet du changement, de la perte de sens dans cette fac. De moins en moins, A. fait des choses qu'il juge utile. Maintenant on est tous et toutes dans la même pièce, les étudiant-e-s, enseignant-e-s, catégories C et personnel d'accueil et de rangement. Seules les catégories A ont leur bureau. Et puis, c'est tellement au bout au bout, qu'il n'y a plus vraiment grand monde qui vient. Et avant la bibliothèque c'était une salle de lecture, et on pouvait se balader dans les rayons. Maintenant, c'est fermé, parce qu'on ne peut pas installer un portique antivol dans un préfabriqué. Dans le rapport il y avait écrit que la réverbération des ondes était trop forte, et que ça abîmerait le matériel. J'ai bien cru qu'il y aurait écrit que c'était mauvais pour nous le personnel, et quand je l'ai dit à A. il ne m'a pas regardé, il a souri, a haussé les sourcils tout en continuant à chercher la date de parution d'un truc, et seulement dit « *Ahah, ça ! Nous ! ahah* ».

Alors oui A. avant il fumait dans son bureau. Personne, sauf tout le monde, ne le savait. Mais maintenant qu'ils l'ont collé dans la même pièce que les livres et les gens, A. fume encore mais un peu plus à la fenêtre. Alors cette bibliothèque parfois elle pue la clope. Au grand malheur des professeurs qui doivent penser que tout ça est un

peu décadent. Il s'est mis à la clope électronique un temps, mais ça faisait qu'il ne sortait plus dehors pour les quelques cigarettes d'observations de la faune étudiante. Il a donc repris la clope traditionnelle.

Ils ne savent pas ce qu'ils ont fait là-haut avec leurs restructurations hiérarchiques. Avant cette fac était toute en rez-de-chaussée. Maintenant il y a des étages avec, devinez, un corps d'individus à chaque pallier. En bas les secrétaires, les agents, au milieu les étudiant-e-s, et en haut les professeurs. Eux n'ont pas du rencontrer A. et les autres.

En tout cas maintenant on travaille dans la même pièce que A. C'est petit, mais c'est formateur. La bibliothèque est devenue bruyante. Elle était déjà bien connue pour être celle qui débloque les livres en retard, mais maintenant elle est un peu un coin café. Fallait pas nous entasser. C'est une drôle de mélodie les bibliothèques, quand il y a personne le volume sonore s'envole. Une porte s'ouvre, et on tente d'être moins enflammés. Peu importe si la personne vient seulement rendre un livre, il y a un phénomène de sanctuaire de la pensée recueillie sur du papier. « *Laissez les livres s'exprimer, c'est eux qui sont prioritaires* ». Et du coup, c'est le bruit des livres qu'il faut entendre.

Mais A. il ne faut pas lui poser des questions sur les livres. Ça l'énerve parce que ça lui semble toujours des questions incroyablement chiantes. Il a créé le coin journaux, il décoore avec un insupportable graphisme des années 1990, il range, il connaît tous les titres des périodiques, dont d'ailleurs il rabâche qu'il faudrait en jeter la moitié, parce que tout le monde se contrefout de la revue écrite en polonais de 1912 sur la mutation linguistique. Alors A. on a une manière sûre qu'il nous fasse rire, c'est de lui lire un titre comme « *Le degré d'accentuation des consonnes aspirées dans la Russie des tsars* ». Alors, alors, son visage s'illumine, un petit sourire naît en pleine taf de clope, une petite digestion de l'idée, un corps qui s'agite d'amusement de ce qui va sortir. D'un coup on partage complètement quelque chose. On n'écoute plus seulement A. on ne l'observe plus, on fait corps entre collègues. Tout le monde, tout le monde se met à sourire, attendant d'avance la réplique qui toujours fait office de justice sociale. Et je crois que je pourrais résumer comme ça ces répliques d' A. qui nous

maintiennent à bonne école : « *Ils font des études pour être seuls au monde* ». Et alors la fumée ressort. Le rire éclate.

## II- Valeur d'usage

Il y a des âmes bien particulières dans les universités. Celles qui travaillent. Un qui doit décoller les affiches sauvages, une qui passe de bâtiments en bâtiments pour l'entretenir, l'autre qui tous les jours relève les poubelles. M. en fait partie, c'est surprenant comme personne ne la remarque, mais tout le monde a besoin d'elle.

Moi je ne sais pas ce que je faisais à la maternelle, je ne sais pas découper. M. a souri. M. ne l'a pas pris comme quelque chose de ridicule. Rien n'est ridicule. Je me suis rendue compte que j'étais assise à la table d'une professionnelle du minutieux.

Cette table c'est finalement son lieu de travail principal, où s'éparpillent les chutes, les bouts de papier, la colle et les serre-livres. Parfois c'est vrai M. on dirait qu'elle ne fait rien, elle a les bras croisés. Mais ça aussi c'est professionnel, elle ne cumule rien, elle commence et termine. Elle attend que la colle sèche. Elle déteste les gens qui s'éparpillent. Une fois elle nous a même dit qu'elle n'aimait pas qu'on « *s'éparpille mal* ». Ces petits mots c'est son professionnalisme. Il y a une différence nette et notoire maintenant parmi les collègues : des livres qui s'entassent sur une table, rangés par intention d'attentions futures, c'est un bon éparpillement.

Elle travaillait dans la salle de lecture, avant le déménagement. Ça fait que c'était la seule adulte fiable quand il fallait un peu de sérieux pour les professeurs. Bien sûr à vingt-cinq ou trente ans on est adulte, mais allez l'expliquer à la classe des enseignants. Mais M. n'a jamais considéré, malgré ses trente années de métier, qu'elle avait plus de compétences que nous. Et ça n'est pas faute de lui avoir répété qu'en trente ans, on est devenu une encyclopédie du travail.

M. a donc souvent les bras croisés, mais on a compris au fur et à mesure que c'est son savoir-faire de faucon. Elle observe toujours, et ses bras soutiennent l'observation. Je ne sais pas à quoi correspond le



réel métier de maîtresse d'ouvrage ou maître d'œuvre, mais il me semble que ça lui irait très bien si on lui accordait. Elle maîtrise le livre. Maîtrise.

Je lui ai seulement dit une fois que je ne maîtrisais pas vraiment les ciseaux, et elle a du ne me faire qu'une fois la blague des intellectuels qui auraient bien besoin d'un stage de couture. Maintenant elle est fière de nous, comme elle dit. Il suffit de l'observer pour gagner l'envie que des ciseaux, de la colle ou des papiers à la texture énervante fassent exactement ce qu'on leur demande.

Je crois que M. adore le travail en commun. Elle aime se mettre en chantiers collectifs. Un matin pour elle, c'est poser un, deux ou trois problèmes, et résoudre comme il se doit ces problèmes-là. C'est admirable à regarder, elle les cerne en les énonçant, elle jauge le temps nécessaire jusqu'à la prochaine pause, elle constitue une équipe, et elle ne s'arrête plus.

Elle aime les pauses, et quand s'annonce midi. Mais M. on a appris à la forcer d'accepter des petites choses qui ne viennent pas d'elle. Un petit gâteau, un café. Tenter de faire qu'elle ne se lève pas, et qu'on lui rapporte un truc. Quand on ne va pas jusqu'à la salle de pause chercher un café que A. a fait, on va au distributeur juste devant. Le café est à quarante centimes, et M. a été gêné pendant des mois qu'on lui propose de lui en payer un. Elle nous répétait que notre jeunesse avait besoin d'argent pour aller au cinéma. On use depuis de la technique de lui en prendre un sans lui demander. Et toujours elle sourit et nous renvoie un merci qui commencerait peut-être à se justifier si on lui avait offert un grand bouquet de fleurs.

C'est la seule bibliothèque où on a le droit – où on a pris le droit ? - d'avoir du café à l'intérieur, et c'est vrai qu'un café parfois, c'est un peu comme une pause ne serait-ce que parce qu'on va le chercher. La salle de pause c'est une pause d'une autre envergure. Mais ça aussi on en discute avec M. Parfois M., elle nous crie-chuchote « *tssst, ne commence pas ça, à quoi servirait demain ?* ». La pause fait clairement partie du travail, il n'y a pas de débat à avoir là-dessus avec M.

Elle nous dit souvent, « *ramène les moi, je vais leur expliquer* », parlant des grands hommes qui quelque part ont pensé les

salaires, les temps de travail et les restructurations. Le plus courant c'est le lancé de tête vers le haut quand elle les désigne grâce à cette partie du corps, puisque ses mains sont occupées, toujours. Même au bout de ses bras croisés. Mais parfois ça peut partir à gauche, à droite ou vers l'avant. Il y a même parfois le savant lancé vers l'arrière-gauche qui est un peu plus sec. Mais les collègues aussi, un peu partout dans cette fac, ils désignent à droite à gauche mais le plus souvent vers le haut. La fac, on sait pas bien où est la hiérarchie. Un peu partout sûrement. Les têtes de M. et des autres ont bien cerné le problème.

M. n'a pas la même relation avec tout le monde, même si elle aime chacun, chacune d'entre nous. À peu près. Mais trop de gens ne font pas attention à elle. Elle passe surtout son temps à écouter les petites histoires des autres. Et à observer les profs « chercher un responsable ».

M. aime bien demander comment vont nos mamans. Elle me voit, moi et d'autres, comme sa fille à elle, qu'elle a tant de mal à élever seule, si bien qu'elle s'est mise à mi-temps pour avoir le temps de faire les choses. Elle m'a parlé une fois d'une dépression, de laquelle je ne suis pas sûre qu'elle soit sortie d'après ses mots. Malgré l'attention et les sourires qu'elle ramène au taf. On a déjà débattu discrètement du salaire qu'elle devait avoir en mi-temps catégorie C. Pourtant c'est pour nous qu'elle s'inquiète, pour notre santé, notre argent, et est ravie d'apprendre qu'on monte voir les parents. Elle est un peu comme de garde en leur absence. Même si on se sent complètement adulte et autonome, il ne faut pas lui faire, la famille pour elle c'est sacré.

D'ailleurs, sacré, M. aime bien Dieu. Il est sûrement très gentil. Une fois elle nous a dit, que Dieu était là pour voir comme on règle les conflits. On en a bien ri, se disant que finalement il devait passer son temps à observer. M. aime bien rire de Dieu. On dirait même parfois que c'est un oncle à elle qu'elle va voir à Noël.

Elle sait tout de ça. À sa manière du moins. Une fois je l'ai encouragée à venir à un séminaire sur la religion. Là c'était plus un café à quarante centimes que je lui proposais, c'était un Paris-Brest. Elle était émue, et je pense qu'elle y a réfléchi pendant quatre jours,

me disant tous les jours qu'elle ne savait pas si jeudi elle pouvait. Je crois finalement que je l'ai stressée. Depuis on feuillette régulièrement un grand bouquin sur les mythes religieux qu'elle a mis sur le présentoir des nouveautés, et elle me demande souvent de lui raconter ce qui s'y est dit au séminaire. Non, elle n'est pas venue. Elle se souvient encore, des mois après, de la salle.

Il y a quand même un secret dans ses matinées de travail, c'est qu'elle aime acheter des chaussures sur internet. Une paire ça prend des jours. Elle aime bien le PC du derrière de l'accueil, celui qui permet de ne pas subir les jugements sur ce qu'on cherche ou fait. Et maintenant vers quelques unes, elle tourne parfois l'écran pour nous demander ce qu'on en pense. Y a beaucoup de vacataires qui aiment bien aussi travailler à ce qu'ils font à la sortie du travail, discrètement. Alors ce PC, elle ne l'a pas toujours. D'où le temps que ça peut prendre de commander des chaussures, surtout qu'elle pense toujours que nous sommes prioritaires sur tout.

Bon en vrai M. c'est un peu la travailleuse qui permet que les logiciels ne servent pas à rien. C'est un peu elle qui fait le réel, le « M » de manquant c'est M. qui va tenter de le faire disparaître. Et ne la chauffez pas sur une quelconque perte. Elle réfléchit, devient profondément concentrée, finit toujours minutieusement ce qu'elle a à faire, choisit le moment où elle se lève lentement, et part à la chasse.

M. on a compris, les gens qu'elle aime bien elle leur donne la liste des livres perdus. C'est presque une marque de respect. Si vous l'avez entre les mains, votre responsabilité est de mettre en œuvre une logique de la re-trouvaille parmi des milliers de livres où a bien pu passer celui-là. Parfois perdu depuis des années. Quelle erreur a pu être commise, quelle logique de perte. On adore, franchement. Même si sur deux heures on en trouve généralement qu'un seul, et parfois même pas du tout. En fait c'est plutôt entre la pêche et la chasse, la mobilité de la chasse, l'incertitude de la pêche. Mais M. elle s'agite moins que nous, elle réfléchit beaucoup. « *La côte en 888.2 ? Recherche en 882.8.* », et c'est souvent ça. Ça n'est pas des logiciels qui rangent, on sait bien. C'est bien pour ça que M. a théorisé qu'il vaut mieux s'arrêter qu'être trop distrait.

D'ailleurs on adore entendre M. dire « *Mais c'est pas possible comme c'est le bordel* ». Elle a un livre dans la main, qu'elle tourne et retourne, le logiciel en face des yeux, et l'usager qui attend souvent sans savoir tout ce qui est en train de se passer pour que le bon livre soit localisé, retrouvé. Oui souvent, un livre demandé, c'est un problème. Surtout depuis qu'on en jette, de part la restriction des locaux annoncée dans la nouvelle fac. Un tiers de la bibliothèque doit disparaître. Ce chantier de « désherbage » - c'est ça une métaphore ? - rend tous les problèmes exacerbés et, disons-le, « relous ». Et la conscience en montagne russe qui suivant l'heure nous fait admettre de jeter un bouquin qui à priori, non vraiment, personne ne le lira, et qui d'autres fois nous paraît parfaitement essentiel pour l'avenir. Rien ne doit se perdre. C'est épuisant, mais surtout, M. le répète, « *ça devient un immonde bordel cette bibliothèque* ».

M. elle fait un peu à l'instinct et aux signes. Celui-là, de livre, il faut le réparer. Ça peut être pour sa couverture particulière, un usager qui est beaucoup venu le chercher, le souvenir de quand elle l'a re-côté, le dessin en bas à droite de quelqu'une qui avait envie de dessiner dessus. Mais avouons que globalement, elle garderait tout. En même temps elle sait réparer des objets qui ont deux cent ans, comprenons qu'elle en a un peu rien à faire de l'utilité et de la performance des futurs Centres de ressources. Alors on débat, on débat. On s'aiguise.

M. elle s'est d'ailleurs chargée d'accompagner discrètement dans la réserve les gens ... pour récupérer les livres. Ceci est un secret qui ne doit pas sortir, mais les livres de cette bibliothèque n'ont globalement pas fini à la poubelle pendant la période du désherbage malgré l'interdiction formelle par les lois de donner des biens publics. La benne était laissée ouverte et disponible. Du moins jusqu'à ce que certains en abusent. Et malheureusement il a bien fallu restreindre l'accès. M. avait un petit air de maquisarde qui accueille des camarades. Et en même temps elle en avait grandement rien à faire que cela soit répréhensible. M. est là, la réserve c'est chez elle. Je pense qu'elle s'enchaînerait aux rayonnages si jamais Fahrenheit 451 se reproduisait. Mais elle ne l'a pas vu, il y a une copine qui lui avait demandé.

Finalement M., elle recherche beaucoup la valeur. Je ne crois d'ailleurs pas qu'elle apprécierait un tract où il y a écrit que nos boulots sont des boulots de merde, répétitifs, avec des tâches qui ne sont pas valorisantes. Elle s'est mise à lire les tracts qu'on ramène au taf quand ils ont été distribués à l'entrée et qu'on dépose semi-discrètement sur le comptoir. Ça la fait rire elle. Elle n'est jamais en grève, à quoi ça lui servirait de ne pas venir, ça ne se verrait même pas. On a tenté plusieurs fois de lui expliquer que si les bibliothèques fermaient ça ferait râler plus d'un chercheur, mais non, M. n'est jamais venue manifester. Elle n'a pas vraiment d'avis sur la combativité des autres, elle aime bien les grévistes, elle aime bien la normale. Elle nous aime bien, même quand on fait signer des pétitions pour que l'université ne se mette pas à embaucher pour le déménagement quatre vacataires à coup de contrats de trois mois pour ne pas avoir à payer du chômage. Bon on a perdu, on a bien eu quatre nouveaux collègues pour trois mois, tous très gentils, mais c'est pas la question. Je crois qu'elle entend plus ces échecs-là des luttes, que le bonheur de lutter. Le président de la fac n'a jamais accepté de nous rencontrer. M. on lui a raconté, elle a refait le signe de tête, cette fois en marquant bien où est la présidence.

M. ceci dit ne se plaint jamais. Je crois que c'est son boulot qui veut ça. Si elle se plaint, rien ne se trouve. Rien ne se règle, rien ne se répare. Un jour une prof est arrivée très en colère car « les sujets avaient disparu ». Les profs pour ne pas faire de permanences déposent les sujets d'oral à la bibliothèque pour qu'on les distribue à l'heure de passage. La prof était affolée et cherchait un éventuel voleur de sujets. Elle a presque remis en cause notre capacité à maîtriser les allées et venues sur notre lieu de travail. Tout le monde était mobilisé. Le voleur, c'était la piste principale, la plus évidente, évidemment si quelque chose disparaît. Elle les avait mis là les sujets, là, dans le porte-document qui porte le nom des profs et qui est en hauteur sur l'étagère, derrière le PC de la commande de chaussures et des occupations autres.

M. ne disait rien. Les autres cherchaient à savoir qui était passé, depuis quand, qui avait bougé. La prof en question pensait déjà appeler un responsable par un mystérieux raccourci intellectuel sur l'importance de la hiérarchie. Mais M. avait cette mimique d'une

Sherlock persuadée que tout le monde fait fausse route. Tous les noms des profs y étaient, le sien n'y était pas, le porte document avait disparu. M. s'est levée, et a prononcé sa piste principale, « *il n'y a pas la place sur l'étagère pour un porte-document en plus* ». Elle s'est approchée gracieusement, a parcouru des doigts tous les noms, et s'est arrêtée sur celui que personne n'avait remarqué être à l'envers. À l'envers, à l'endroit où il fallait. Remis sur l'étagère, distraitemment.

\*\*\*\*\*

Le préfabriqué qui abrite la bibliothèque temporaire est un lieu à maîtriser. Mais M. ne va pas très bien là-dedans. Il a fallu quelques semaines pour penser la nouvelle organisation. Tout un questionnement de montage et mise en place des grosses étagères par « de préférence les mecs », ce qui ne s'est appliqué que dans le discours, et le rangement des livres par tout le monde, mais beaucoup les meufs car les mecs faisaient des pauses d'étagères. M. partait vers l'arrière de la salle, en faisant un petit signe d'invitation à venir par ses doigts qui se replient solidairement, nous disant « *laisse-les tourner la vis, ça va nous faire une pause. Et eux se sentent exister* ».

Le reste du temps on est serrées. Et il y a bien la difficulté de se remettre à travailler après un déménagement forcé. Dans l'ancienne, l'historique, son lieu de presque toujours, la retraite attendait M. plus qu'elle ne l'attendait elle-même. Maintenant je crois qu'elles dialoguent un peu plus entre elles.

Les gommettes, les cotes, les mystères, la science humaine s'est affadie pour elle ce jour-là, dernier jour des cartons, à côté des gars du chantier, ravis de mettre les pieds à l'université pour la première fois, buvant le septième café-fouineur de rayonnages qu'ils ont quand même portés jusque là. « *Porter des livres ça fait pas de toi un gars plus intellectuel que de porter des poutres* », a balancé celui qui a bu son café plus vite. Il n'empêche qu'il y en a un qui est resté plus longtemps, comme si lire les titres, c'est déjà lire de l'œuvre. Il a bu son café froid, mais c'est pour la bonne cause.

M. s'installait à côté en cherchant les ciseaux pour fabriquer de nouvelles indications, surtout faites d'interdictions, malgré elle. Fouinez en bibliothèque, tant pis si les logiciels ne s'entendent pas bien avec celles et ceux qui adoptent cette méthode. En plus M. vous

attend. Elle en laisse encore quelques-unes et uns passer, ça dépend de l'heure, ça dépend des saisons, et ça dépend surtout de la valeur qu'elle met à enfreindre les règles dont on ne sait pas bien comment elles arrivent à toutes se ressembler partout.

Un matin j'étais debout à l'écouter, et la voyait assise à porter un conflit que personne ne souhaiter prononcer à la face des autres. Il y avait du travail qui se faisait trois fois de suite par manque de communication. Elle avait écouté les vacataires qui se succédaient éternés, sans jamais se parler. On apprend vite avec M. que seuls les conflits de l'intelligence peuvent accorder à cette bibliothèque un charme bordélique. Le bordel maîtrisé, toujours.

Mais là, une autre fois, elle était dans un matin « Y'a même pas un scotch. » En plus de tout le désordre, il y a toujours l'élément qui bloque le courage qu'on peut mettre à chercher – un carton s'est-il perdu ? - C'est une idée qui hante M. Il faut refonder l'histoire. Mais à deux ans de la retraite, on a peut-être moins de courage. Les livres de sciences humaines ne sont plus les mêmes pour elle. Elle a moins envie de les recouvrir, les mettre en valeur, pourquoi faire ? – « accès réservé au personnel, demandez à l'accueil ». D'après les formations, les bibliothèques universitaires ne sont pas faites pour fouiner au hasard, il faut apprendre des méthodes de recherche sur les quatre logiciels qui rangent par thématique, matières, et gnagnagna. Donc, plus personne ne se balade dans les rayons, donc la curiosité et le hasard n'ont plus beaucoup de place. Comme nous.

Mais malgré le manque de place, M. ne fait jamais de pause à l'extérieur. Elle reste du début à la fin de ses heures, et alors elle ressort. Elle pousse la porte d'une main appuyée, elle a son sac dans l'autre et ne dit au revoir qu'à ceux et celles qui sont là, sur le poste d'accueil. Elle ne cherchera personne. 12 heures 30, elle s'en va. M. s'en va, et on le sait. À la même allure toujours. Les bras qui balancent son sac. Ceux qui fument devant souvent tombent sur elle, discutent et la retiennent quelques minutes. Si ça ne lui fait pas plaisir qu'on fume, il faut admettre qu'elle aime les fumeurs qui lui souhaitent toujours un bon après-midi. Et s'il y a du soleil, on dirait une âme qui est passée travailler, et qui s'en va dans la lumière douce que donne à un lieu de travail l'heure de manger.